

La Lutte d'un giaour et d'un pacha
ou la concrétisation de l'allégorie du combat

*

Elijah MIERCZUK

Et il entra dans *L'Arène*, le lieu de tous les combats.

Malgré les fins de journées chaudes qui s'enfonçaient dans la ville, qui parcouraient les rues et pénétraient jusque dans les bars, Youssouf portait sa veste étouffante sur lui pour bien garder son passeport près de son cœur. Les clients lui faisaient remarquer chaque semaine qu'il finirait par en « crever de chaud » ; il s'en moquait (Youssouf était un homme de principe plus qu'autre chose, l'avis des gens l'influçait peu).

Les clients de ce bar, d'ailleurs, n'étaient que des habitués qui y venaient tous les soirs pour parler, beaucoup parler et rarement consommer. L'argent manquait. Souvent on venait sans un dirham en poche. On parlait de tout et de n'importe quoi, mais jamais de sujets personnels à propos de ces habitués : leur nom et rien de plus. Tout le monde s'entendait bien, et personne n'était obligé de consommer pour s'y installer. La seule obligation était d'être présent chaque jour ou chaque soir. Tous les hommes respectaient le rituel instinctivement et nul ne manquait au rendez-vous quotidien d'une manière quasi-religieuse. On aurait dû appeler ce bar *La Mosquée* ; dommage qu'il ne soit côtoyé que par des hérétiques.

Malgré l'absence de foi chez Youssouf, lui et ses confrères aimaient rire de leur dévotion pour ce lieu vénéré à l'instar de la Mecque. Ainsi, on appelait le fait de venir ici « le pèlerinage », le 'Happy Hour' était rebaptisé « L'heure de la Messe ». L'architecture même de cet endroit était semblable à celle d'une église : après avoir dépassé les portes en bois, les fidèles traversaient un corridor – une nef – afin d'accéder aux tables disposées dans des renforcements latéraux ; au bout se trouvait le comptoir, l'autel en quelque sorte. Entre eux, les camarades s'apostrophaient avec humour par le terme « Giaour ». S'il y avait bien un vrai Giaour, c'était Youssouf. C'était l'époque où l'on riait encore de ces choses-là.

On venait au bar pour rire.

Youssouf, tous les soirs, traversait la nef en un grand quart d'heure à cause de Nour qui bloquait son itinéraire en lui parlant de ses convictions politiques. Nour était celui qui aimait bien parler grands sujets qui fâchent, avec des idées très prononcées, notamment car il avait reçu une éducation littéraire et artistique (et il aimait bien le montrer). Youssouf, au contraire, était simple et succinct dans ses discours, mais ceux-ci se faisaient rares : le personnage était discret plus qu'autre chose. Nour lui reprochait d'ailleurs de ne pas être assez engagé.

Youssouf prenait une chaise, puis il prenait une position affalée. La fatigue de la journée de travail s'écroulait sur lui comme une avalanche. Il avait besoin de repos. Ainsi, la délicate odeur produite par les chichas mélangée au bruit des conversations semblable au chant des cigales berçait le jeune épuisé. Il s'enivrait chaque soir aux chansons que la radio offrait. L'avantage de la radio, c'est qu'il ne faut pas être riche pour facilement se soûler. Ivre, on entendait les rires, les cris éclater qui nous transportaient dans une contrée lointaine, et on s'y abandonnait, et on oubliait.

Dans ce bar, on s'y soûlait pour oublier.

Mais rapidement, la réalité rattrapait Youssouf qui tentait de s'y évader. En face de lui, son ennemi le retenait. Chaque soir, Youssouf, assis au bar, guettait d'un œil défiant le portrait du Roi qui était accroché au-dessus du comptoir, comme l'exigeait la loi. Il le regardait droit dans ses yeux sombres, profonds mais vides : comme des puits. La colère l'envahissait.

Un soir, le serveur (qui était aussi le propriétaire) le sortit de sa rêverie, d'un simple hochement de tête en guise de « Bonsoir ». Le vieux serveur ne parlait jamais, il s'entendait donc bien avec notre héros. Dans un langage que nous, simples êtres qui communiquons avec

des mots, ne pouvons décoder, les deux se comprenaient, échangeaient, conversaient. Le proprio regarda la veste de l'autre d'un air étrange, il devait se demander pourquoi il ne l'enlevait jamais. C'est vrai ça, tout le monde lui reprochait de garder bêtement sa veste mais on n'avait jamais questionné la raison de ce geste. Youssouf commença d'abord par sortir le portefeuille de la poche intérieure de sa veste qu'il avait lui-même cousue, et le plaça sur le bar. Ce bout de papier verdâtre, même si légèrement froissé et abîmé, n'était pas sans importance pour le jeune. Et Youssouf se mit à nu devant son unique auditeur : il commença à parler de lui-même pour la première fois. Il se lança dans un monologue entier dans un mutisme absolu. C'est dans son regard plongeant dans l'iris vert émeraude du serveur que Youssouf expliqua qu'il n'avait jamais voyagé, que s'il tenait tant à ces quelques feuilles rectangulaires, c'était par amour. Lui, Youssouf, avait rencontré cette nation, en était tombé amoureux, puis l'avait épousée. La flamme du patriotisme en lui avait surgi depuis la montée en puissance et l'arrivée au pouvoir du roi. Il aimait cette femme, cette femme devenue esclave du régime. Il se devait de la protéger, de la défendre : elle lui avait permis la vie, elle lui avait offert une culture. Oui, il était redevant de la culture arabe dont il est le fruit : la langue, les poèmes, les mosaïques aux murs des grands monuments, les Arabes. Cette dévotion était instinctive, même intrinsèque. Il se devait de mener le combat pour elle.

*

* *

Un jeudi, c'était le dernier jour d'automne, et pendant qu'une brise commençait à souffler dehors, les fidèles étaient de bonne humeur dans le confort du bar. On avait alors lancé un débat politique, pour faire plaisir à Nour. Autour de la table, il y avait le vieux Fader, Karim, ainsi qu'un étranger d'on-ne-sait-où qui n'était là que depuis quelques mois (il se disait « artiste »), et bien sûr Nour. Le serveur refusa de faire partie du groupe, il faut dire qu'il n'a jamais vraiment été engagé dans quoi que ce soit. Youssouf les rejoignit après quelques temps.

Dès qu'il prit une chaise pour s'enclaver dans le groupe, Nour l'interpella. « N'es-tu pas choqué Giaour ? » lança-t-il. Youssouf lui demanda de quoi il parlait. « De cette infâmie qui pèse sur nos âmes chaque jour ! De ce malheur quotidien qui entrave notre liberté en tant qu'êtres humains ! » (il aimait bien utiliser des grands mots) « Je parle du couvre-feu, chaque soir, cette machination qui nous empêche de sortir, qui nous empêche de penser ! C'est ce qui nous accable, nous affaiblit, ce qui nous rend soumis à ce *sheitan* de roi corrompu ! » Après sa tirade excessivement théâtrale, avec des exagérations constantes et des hyperboles choquantes, Karim lui révéla nonchalamment que c'était ainsi ; c'est la vie.

Nour, refusant de se plier à cette règle bien trop pessimiste à son goût, cherchait un soutien : le vieux Fader s'était endormi, l'étranger prenait des notes, Youssouf écoutait. Entre un dépressif, un ancêtre, un européen plongé dans son carnet et un muet, Nour était en réalité le seul acteur de ce débat. Heureusement qu'il n'avait pas toujours tort car personne ne réagissait à ses propos. Fader somnolait toujours. Seul Youssouf l'écoutait sagement.

Malgré leurs convictions quasiment similaires, de grandes différences opposaient Youssouf et Nour. Nour luttait par la parole, l'autre par le silence. Youssouf aussi avait des idées, mais il ne les exprimait pas, il n'en ressentait ni le besoin, ni l'envie. Nour était un acteur : c'est lui qui menait les discussions, et de manière générale, il se plaisait à diriger.

Youssef était plus un rêveur : il attendait que les choses lui tombent dessus. Il espérait plus qu'il n'agissait.

« C'est quoi le problème dans notre pays ? » demanda Nour pour introduire la conversation.

« On n'a pas assez de thune pour s'acheter le journal », répondit Karim

« Tu sais pas lire de toute façon »

« Et ? J'aime bien regarder les images, des fois j'essaye de m'imaginer le texte par rapport aux photos », Karim rougissait soudainement de s'être confié presque malgré lui devant tout le monde. Il se retira de la table.

« Mais l'argent, parlons-en ! L'argent est détenu par le roi et les copains du roi. Ils gardent tout pour eux. Donc, forcément, nous on est dans la merde. Et c'est quoi la solution ? »

Silence.

« Il faut redistribuer les richesses ! annonça-t-il d'un air triomphant (on croirait entendre Rousseau). Si chacun possédait le même nombre de dirhams, tout le monde serait content. Pas de jalousies »

« Et tu crois que le roi accepterait ? » prononça Fader, affalé sur la table.

« Non, il faut donc faire une révolution ! Il faut unir les gens au nom d'une valeur qui nous rassemble tous »

« La Liberté guidant le peuple ! » s'exclama l'artiste

Silence.

« Bof bof, dit Nour n'ayant pas l'air convaincu, nous on n'a jamais vraiment connu la liberté tu sais, on sait pas ce que ça veut dire. »

« Espérons que vous le saurez un jour », ajouta l'europpéen

« *Inch'allah* »

« Ne dis pas ce mot », ordonna Youssef avec fermeté. « Dieu est inutile. Il n'aide pas. Il ne fait que créer des problèmes et puis il n'intervient pas pour les régler »

« Comment peux-tu dire une chose pareille ? demanda avec aplomb l'europpéen. C'est grâce à Lui qu'on est là »

Nour fit un signe au peintre de laisser tomber. Il lui glissa ensuite dans l'oreille : « Youssef a perdu son frère il y a quelques années de cela. Un procès avait eu lieu, j'y ai assisté. Pour crime d'homosexualité il a été condamné par le représentant de l'Etat et surtout par le représentant de l'Islam à la mort par lapidation. »

Nour reprit à voix haute, essayant de reprendre la conversation : « C'est vrai que la religion c'est vraiment du n'importe quoi. Tout le monde croit détenir la Vérité mais en réalité même les écrits n'en savent rien ! Ha ! Ils se contredisent, ils font des sous-entendus qu'on comprend pas, et le pire c'est qu'il y a certaines personnes qui veulent imposer leur interprétation de la religion aux autres. Non, mais. On n'est plus à l'époque des croisades là. Moi je dis : allez prier dans votre jardin, ça fera moins chier le monde. Non mais c'est vrai ; je veux dire, même l'Etat s'en mêle et il dit que c'est le « représentant de Dieu sur terre ». Il prend la grosse tête. Si le gouvernement se séparait de l'Islam ça ferait grand bien à tout le monde. Pas vrai ? » Et ainsi Nour termina son monologue à la Voltaire.

S'échappant de son sommeil, Fader releva la tête et dit lentement que ça va finir par lui retomber dessus un de ces jours.

Youssef avait quitté le groupe. Son corps était bel et bien en leur compagnie, mais son esprit s'était égaré. Il avait buté contre le portrait de ce roi maudit, encore une fois. Lui, Youssef, haïssait ce portrait et ce roi. Il haïssait sa monture : ces lunettes immaculées, aux branches blanches et ornées de motifs dorés. Il haïssait ce costume vert, symbole de la patrie,

patrie que ce roi souillait. Il haïssait ces bas rouge sang, certainement celui du peuple. Il haïssait cette richesse et ce comportement ostentatoire, de surcroît envers un peuple se noyant dans la pauvreté. Il haïssait cette allure de général, cette posture autoritaire, ce regard... On comprend maintenant pourquoi il est si attaché à la tradition religieuse ce roi : il avait tout l'air d'un dieu : il était omniprésent, même jusque dans le bar le plus discret de la ville ; il était omniscient, avec ce regard qui semblait observer puis juger tous les hommes ; en plus il était accroché au-dessus de l'autel comme le Sauveur. Comme chaque soir Youssouf se lança dans un combat de regard avec l'allégorie même de la noblesse, des hauts rangs sociaux, de la dictature dirigeant le pays. Et comme chaque soir, à la suite d'un combat intérieur épique avec le dieu autoproclamé, Youssouf s'avoua vaincu.

*

* *

Un souffle d'air frais pénétra brusquement dans *L'Arène*. Cet air pluvieux qui s'était rapidement propagé dans tout le bar vint se glisser derrière l'épaule des Giaours et chatouilla leurs nuques. Dérangés, ils s'arrêtèrent de jouer aux cartes. C'était notre bon vieux Nour qui s'était précipité violemment à l'intérieur. Tout le monde s'était retourné pour voir un visage jamais vu auparavant. Nour était en nage, il suait de la tête aux pieds jusqu'à en dégouliner. Son faciès paraissait difforme. Il avait peur.

« Aidez-moi », implora-t-il

Tout le monde se regardait, ne sachant que faire, ne comprenant pas. En un éclair, sans que personne n'eut pu réagir, des gendarmes armés de matraques enfoncèrent la même porte franchie par Nour. Ils étaient cinq. Nour se retourna lentement. Des larmes naquirent aux coins de ses yeux. Quand elles atteignirent le sol poussiéreux, l'arrestation commença.

Ce n'était pas vraiment une arrestation, vu qu'ils étaient cinq grands représentants de l'autorité armés contre un seul penseur qui ne sait pas se battre. Alors ils l'ont battu. A coup de poings, de matraque, parfois de pied. Les violences infligées avaient l'air de durer une éternité. Les spectateurs restaient désemparés, interdits. Le mélange des insultes des forces armées et des cris de douleur et de désespoir de la victime était insoutenable. La salle demeurait accablée, impuissante. Des larmes de sang coulaient à flots telle une cascade sur les joues trempées de Nour. Il essayait de résister malgré tout. Il lâchait par moment un gémissement de colère, et ils répondaient par un « sale giaour ! » ou « mauvais musulman ! » accompagné d'un coup de poing dur comme du marbre. Même à terre, ils continuaient de le frapper. Haletant, s'étouffant, d'un air cadavérique, Nour sorti certainement ce qui allait devenir ses dernières paroles : il cria « Vous ne pouvez faire taire la vérité ! ».

Une fois la séance de torture terminée, il était méconnaissable. Ils le ramassèrent, ou du moins ce qu'il en restait. Ils partirent avec sa dépouille sans dire un mot, un simple regard méprisant suffit.

Une lumière s'est éteinte ce jour.

On apprendra plus tard que Nour avait proféré des critiques du gouvernement et de la religion sur la place publique pour former une résistance. On apprendra aussi, à la plus surprise générale, que Nour était Imam. Aucun enterrement ni cérémonie n'aura lieu pour Nour, il sera jeté dans la fosse commune.

Quand les gardes furent partis, ce jour-là, tous les hommes demeurèrent dans un silence profond, si profond. La salle se sentait vide. Vide de vie. Vide de sens. Comme si on

l'eut jetée au fond d'un puits. Ils étaient en deuil, et surtout ils étaient honteux de leur impuissance, d'être restés assis sans rien faire. On ne se regardait même plus dans les yeux.

Youssef, toujours enfoncé dans sa chaise depuis le début de l'arrestation, détourna son regard du lieu où l'indicible s'était produit, et percuta le portrait.

Youssef à présent le regardait d'un œil différent. Il le voyait vide. Sans couleur. Le vert, le rouge, le doré ; plus rien, tout était blanc. Plus aucune grandeur, plus aucune dignité dans ce portrait. Son inhumanité était révélée. Désormais, tout le bar fixait ce portrait. Un temps s'écoula. On attendait. Rien. Alors, se leva le patron et alla décrocher le cadre. Il l'enleva des contours et le plaça sur une table. Il sorti un briquet. Et l'alluma. Positionnés en cercle, tous les fidèles admiraient les flammes gravissant avec ardeur le buste du roi. Comme si les enfers le rattrapaient. On pleurait de colère, de fureur et de rage, on pleurait de joie, de bonheur et de folie. Une pluie de larmes se mêlait à une éruption de braises. Le crépitement et les cris de victoire ne faisaient plus qu'un. La fumée avait remplacé le visage, les flammes son torse, les cendres ses bas. L'humanité qui restait de ce portrait – infime soit-elle – n'était plus. On regardait le roi se noyer dans ce brasier. Un sourire naissait au coin de la lèvre chez quelques-uns. Pendant un instant, peut-être, les Giaours se sont sentis vengés.

*

* *

Puis tout s'est passé si vite. L'incendie, l'incident, la censure.

Suite à la folie festive et vengeresse succédant l'arrestation de Nour, le bar sentait fort le brûlé. Redoutant un incendie, des gendarmes étaient intervenus et ont surpris la scène spectaculaire. Brûler le portrait du roi. Mais enfin. Un acte non-réfléchi. Inconscient. Personne ne pensait commettre un crime ce jour-là. Nul n'a pensé aux conséquences que cela engendrerait.

Tous les hommes du bar furent arrêtés, interrogés, un peu frappés, puis relâchés pour la plupart d'entre eux. Ceux présents le jour fatidique reçurent cinquante coups de bâtons puis relâchés. Une fois dehors, ils se regardèrent, et remarquèrent d'abord qu'un camarade manquait.

Le vieux propriétaire aux yeux verts, lui, fut chargé avec tentative de meurtre, puis tentative de parricide – meurtre contre le roi –, ainsi que crime contre Dieu (vu que le roi est Son représentant). Aucun procès n'a eu lieu, il était évident que dans ce cas il était impossible d'échapper à la peine capitale.

En plus de la perte de deux membres du bar un seul jour, *L'Arène* ferma. Le bar fut jugé comme « nocif au bon fonctionnement de la société » selon les autorités, et ils le firent fermer.

« On se fait censurer, déclara une voix anonyme sortant de la foule de Giaours restée sous la pluie, béante, devant son ancien foyer. Adieu messieurs. » Et il partit. Et tout le monde partit. Un gentil garçon avait même acheté préalablement une rose rien que pour la déposer au pied des portes en bois. Chacun fit ses adieux à sa manière. Certains même se refusèrent de venir dire au revoir pour éviter de montrer trop d'émotion. Pour les moins pudiques, ils restèrent une quinzaine de minutes, et partirent après avoir fait une révérence. On entendait parfois un « Merci. » L'euro péen murmura à l'oreille de Youssef que son combat ne sera pas oublié.

Et les Giaours se séparèrent.

Une fois la troupe partie, Youssouf demeurait sur le porche, debout sous la pluie. Il n'en revenait pas. Des mois, des années d'amitiés avait forgé les maillons qu'étaient devenus chaque Giaour, et d'un coup, tous étaient éparés. Youssouf se sentit seul. Désormais, tout lui manquait. Il aurait aimé profiter encore un peu... profiter de la radio, des conversations avec le serveur, des petites choses... dire au revoir et merci à ses frères et à sa maison.

L'Arène. Le bar portait bien son nom. C'était le lieu de tous les combats.

A ce moment, Youssouf ne savait que ressentir.

Alors, il s'imagina prendre sa revanche. Il s'imagina guerrier. Il s'imagina à cheval, un cheval noir, fonçant sur le chevalier ennemi : le roi. Au nom de ses confrères, au nom de la patrie il allait se venger et tuer leur bourreau.

D'un coup il trouva ridicule cette idée de s'imaginer l'impossible. Il fallait se rendre compte de la réalité, arrêter de fantasmer. C'était le roi qui trônait sur sa monture blanc neige pendant que Youssouf gisait à terre. C'était le roi qui avait gagné, c'est le roi qui gagnera toujours. Les citoyens sont impuissants, il est tout-puissant ! On ne peut rien ! On ne peut rien. C'est la vie. Il faut finir par l'accepter.

L'Arène et tout ce qui va avec ayant définitivement disparu, Youssouf fit demi-tour, et abandonna la lutte.

*

* *

De longs mois avaient filé dans le fleuve du temps. On était un Vendredi. La nuit était en train de mourir, tandis que Youssouf déambulait dans la rue, fatigué. Il sentait que dans peu de temps, le soleil estival allait écraser l'ombre qui dominait la ville à cette heure.

Il passa devant des magasins pas encore ouverts. La rue était déserte. Il profita de ce moment de solitude pour regretter encore l'époque où il riait avec ses amis. Souvent, depuis cette cessation soudaine, Youssouf se reprocha d'avoir abandonné trop tôt, de ne pas être à la hauteur des attentes de Nour. Mais bon, dans certains moments on ne peut rien faire d'autre qu'espérer. La seule question est : en qui ?

S'éclipsant de sa rêverie, il vit au loin des habitants du quartier recroquevillés en bas d'une fenêtre comme dans une fourmilière. N'ayant rien d'autre à faire, Youssouf s'approcha. C'était une habitation, qu'est-ce qui a pu autant attirer l'attention à cette heure si prématurée ? Il monta les marches et accéda à l'appartement. La porte était ouverte, et sans avoir eu le temps de demander on l'invita à entrer. Il s'approcha précautionneusement, appréhendant le motif de ce rassemblement.

Une télé. Assise au milieu de la pièce, elle devait être la seule du quartier. Youssouf étira son cou pour mieux voir, en vain. Alors il pencha l'oreille, et tenta de suivre ce qui se passait.

Quand il entendit la nouvelle il crut rêver. Il bouscula la pièce entière pour voir, pour vérifier.

Il n'en revenait pas. Les obsèques royales avaient été annoncées. Le roi mort ! Son ennemi depuis toujours ! Son rival, le bourreau de tant de gens aimés. Mort !

Il sorti son portefeuille et l'embrassa. Encore et encore avec ardeur. Son pays était libéré ! Libéré de l'emprise du Pacha. On ne savait même pas ce que cette liberté signifiait vraiment pour l'avenir du pays mais on en était déjà réjoui. Enfin !

Le roi était mort de cause naturelle. Youssouf ne savait à qui il devait ce miracle. Oui, un miracle ! C'était l'œuvre de la providence ! C'est ça. Le Ciel avait mené le combat pour lui. L'épée de la Justice et la main de Dieu avaient combattu l'ennemi à sa place. Le pacha était enfin tombé à terre ! Avec l'aide de Dieu le démon fut déchu.

Youssouf regarda loin à l'horizon à travers la fenêtre et aperçut une lumière naissante. D'un coup, la pensée de Nour lui vint à l'esprit. Sa lumière avait éclairé le chemin vers la fin de l'oppression. Nour et le vieux propriétaire auraient été si fiers, si contents ! On ne pouvait s'imaginer le visage de l'orateur plein de dévotion en voyant que la révolution, menée à leur insu, avait réussi.

Youssouf débordait d'énergie. Galvanisé, il se mit à terre, le passeport à ses genoux, et se mit à prier. A chaque aller-retour entre le sol et le ciel, ses lèvres touchaient, bénissaient le passeport comme s'il eut été une relique. Il marmonnait en même temps une phrase qui paraissait ressembler à la Chahada. Youssouf remercia le ciel et déclara sa foi jusqu'à s'en épuiser. Il aurait voulu continuer encore et encore, mais ses forces étaient vidées. Son cœur, toutefois, restait empli d'amour, et de reconnaissance.

Il sorti, satisfait. Le soleil chaud, confortable naissait au loin et venait enlacer ses bras autour de la ville. Devant cette aube chaleureuse, réconfortante, prometteuse, Youssouf ferma les yeux, et sourit.

Il avait enfin trouvé la paix.